

Sommaire

Capsule vidéo
Récit de vie
Pistes d'exploration

Selma

Une enseignante face à la radicalisation

Selma est une jeune enseignante dynamique. Enfant d'ouvrier migrant, elle s'est construite en réaction aux stigmatisations ou préjugés qu'elle ressentait. Adolescente, elle est gagnée par la colère et le rejet. Ensuite, elle se consacre à l'éducation et aux savoirs pour lesquels elle voue une grande admiration. En 2013, une de ses élèves part en Syrie...

Son récit met en lumière la difficulté de se construire, notamment en tant que jeune femme, et celle d'emprunter le chemin de l'ascension sociale quand on est enfant de migrant. Il raconte aussi la pertinence d'un travail sur ses origines et de l'importance d'avoir des identifications positives adultes pour traverser l'adolescence. Il témoigne aussi de l'appui qu'est son histoire pour comprendre le phénomène dit de radicalisation qui mène à la violence et accompagner les jeunes à s'en prémunir.

Introduction

Le témoignage de Selma nous donne à voir une enseignante qui partage avec ses élèves un vécu de personne issue de l'immigration. Cela ne l'empêche pas de se sentir totalement démunie face à la posture radicale de certains d'entre eux. Comme elle, de nombreux enseignants sont aujourd'hui confrontés à des jeunes qui entrent dans une logique excluante, laquelle se manifeste par un vocabulaire ou des choix vestimentaires qui évoquent un repli religieux. Parfois même, cela passe par la reprise d'éléments du discours djihadiste. Ces signaux peuvent trahir un processus de radicalisation en cours, mais pas forcément. Ainsi, la psychosociologue Joëlle Bordet note que le fait d' "exister en faisant peur à l'autre par l'exposition de son corps, par l'affirmation de son énergie, ce sont des processus que nous avons souvent identifiés dans l'espace scolaire. Certains adolescents au collège, dans des affrontements de pouvoir avec des enseignants, interposent leur corps entre eux et l'enseignant, ils cherchent par celui-ci à intimider et mettent en scène le stéréotype dont ils se sentent l'objet". Un constat à mettre en corrélation avec celui des sociologues Laurent Bonelli et Fabien Carrié, qui ont pu consulter les dossiers de plusieurs dizaines de mineurs signalés pour radicalisation. Selon eux, l'écrasante majorité de ces jeunes ne sont pas porteurs

Selma

Une enseignante face à la radicalisation

d'un projet idéologique, ni ne prétendent renverser l'ordre social et politique actuel pour le remplacer par un autre: "Dans une actualité marquée par des attentats meurtriers et par l'inquiétude publique qu'ils suscitent, ils adoptent des postures et des discours empruntés au répertoire djihadiste dans les interactions avec leurs familles, leurs pairs et les organisations d'encadrement de la jeunesse de la police à l'école, en passant par les services sociaux et judiciaires. Cet usage leur permet notamment de déstabiliser les adultes auxquels ils sont confrontés". De telles attitudes ne doivent pas être sous-estimées, mais il convient aussi de dépasser la seule assignation radicale pour percevoir les mécanismes propres aux adolescents et, comme le formule très justement Joëlle Bordet, **pour ne pas les fixer dans nos représentations à un destin définitif.**

Récit de vie écrit

En classe, le jeune qui par exemple me traite de *kouffar* je pense qu'il ne s'est pas fait la réflexion de se dire "ben pourquoi est-ce qu'au final je suis dans ce pays?" où il y a tous ces kouffar comme ils disent. Il n'y a pas cette réflexion de base de savoir pourquoi ils en sont là et pourquoi ils sont arrivés là. Contrairement peut-être à moi, je sais mon histoire...

Je viens d'une région assez pauvre et je suis une fille d'enfant ouvrier immigré hmmm... Toute mon enfance n'a pas forcément été simple dans cette région. On a été un peu stigmatisés et mes parents ont voulu me mettre dans une école plus poussée, plus élitiste parce qu'ils avaient souffert d'avoir dû travailler à 16 ans. En début d'année, il fallait se lever et dire le métier des parents donc évidemment quand on a une maman qui est femme de ménage et un papa ouvrier et qu'à côté de ça, il y a des enfants d'avocats, ou de médecins, c'était toujours un peu complexe et clairement j'ai été assez pointée du doigt et en quatrième secondaire, j'ai été arrêtée, on m'a fait doubler, je devais faire du professionnel parce que je n'avais pas les compétences pour étudier. J'ai changé d'école et ça s'est super bien passé et j'ai terminé ma rhéto avec un prof qui voulait que je fasse une licence en physique.

Selma

Une enseignante face à la radicalisation

Quand on entend ce genre de choses très négatives sur soi, quand on est jeune, c'est un peu révoltant, c'est un peu... ça fragilise et là, j'ai décidé de faire des études artistiques. C'est injuste de se dire qu'en fait on doit se battre plus, on doit plus étudier, on a moins de moyens... On a de la colère de se dire qu'en fait, on est catalogué en fonction de où on vient et pas de ce qu'on est.

Je m'étais toujours dit "après je vais partir, à 18 ans je quitterai la Belgique. Je veux aller vivre là-bas". À 18 ans, j'étais toujours ici et encore maintenant. Quand on va en vacances, c'est les vacances. Je ne voyais que le soleil. Après le fait d'y vivre, c'est tout à fait autre chose, c'est l'idéal d'un pays. C'était une manière de se distinguer, d'être différent. Ça me rassurait en fait d'appartenir à un groupe, d'être fière aussi de mes origines. C'est un rattachement, on a besoin de retourner de là où on vient parce qu'on a une partie de nos familles qui sont quand même toujours là-bas.

Je pense souvent à ce que mon grand-père mineur a dit jusqu'à la fin de sa vie : que grâce à la Belgique, il avait bien vécu. Ça je ne l'entendais pas ainsi quand j'étais adolescente, je n'écoutais pas vraiment, mais c'est après, en grandissant, que j'ai compris qu'ils ont pu manger, ils ont pu donner à manger à leur famille, ils ont pu avoir des logements corrects. Même si travailler dans des mines on sait que c'était compliqué.

En tant qu'enseignante, dans une école secondaire, on est assez encadrant, maternant plutôt. Ça devait être 2011/2012, on a une élève, elle est partie en Syrie. J'ai beaucoup parlé avec ses amis qui étaient fâchés. C'était un traumatisme aussi pour eux. Et puis au fur et à mesure on s'est rendu compte qu'en fait ils connaissaient tous au moins une ou deux personnes qui étaient parties. Et c'est comme ça aussi qu'on s'est rendu compte de l'ampleur de ce qui était en train de se passer et que nos élèves ont eu affaire à des recruteurs. Encore maintenant. De ce qu'on nous raconte, on les approche dans des salles de sport, on leur dit que ce sont des bons sportifs, on leur parle à quel point il y a des mécréants, qu'on peut leur donner une formation sportive, qu'on peut les aider pour l'école ou alors on les approche aux alentours de lieux de culte ou on leur dit d'aller se connecter sur tel site... On leur dit aussi de se rapprocher de leurs origines et ils se disent qu'en fait ils appartiennent

Selma

Une enseignante face à la radicalisation

à quelque chose ou en tout cas, on croit en eux, qu'ils ont un avenir, et que donc ils peuvent appartenir à un groupe, ce qui les rassure, je crois que c'est ça. Les gens qui en tout cas recrutent, ils sont là-dedans, ils savent exactement comment les approcher, comment les rendre radicaux... Mais c'est très difficile de... tout le monde ne parle pas... ils ont peur. Ils ont peur pour leur famille, c'est vraiment ça. **Il faut vraiment se taire, il ne faut pas parler**, ce sont les règles de la rue comme ils peuvent dire.

Je ne sais pas si on fait face, on s'adapte. Je pense qu'il faut rester calme. C'est ça le danger de ce phénomène, c'est de tomber dans un extrême. Là tout de suite, on se dit "ha ben on a peur, ça y est ils sont radicaux". De toute façon à l'adolescence, ils sont toujours radicaux dans tout : la manière de répondre, de penser, ils sont tristes, ils sont heureux et tout d'un coup plus. On entend des choses qui sont parfois d'une fermeture d'esprit... comme la vision de la femme, de comment elle doit s'habiller, comment elle doit se tenir donc il y a tout un travail, une discussion pas qu'avec les jeunes qui ont dit ça mais avec l'ensemble de la classe qui a entendu, parce qu'il y a un effet de groupe aussi qui est là.

Ou alors les filles qui disent "mais vous, vous travaillez mais chez nous c'est pas comme ça, vous le savez très bien, on ne pourra rien faire". Et donc il y a tout un travail de dire "mais non, c'est quoi chez toi? Chez toi, c'est chez moi aussi, c'est la même chose".

Mais je pense qu'il ne faut pas leur mentir, il faut pouvoir les entendre quand ils disent que c'est difficile, qu'ils ont un nom à consonance étrangère, ça ne sert à rien d'aller leur dire **mais non le monde est beau et joli. Non!** je pense qu'ils ont besoin d'avoir des gens devant eux qui disent "c'est vrai", mais après qu'ils leur disent aussi qu'à un moment donné 'faut passer au-dessus de la victimisation.

Selma

Une enseignante face à la radicalisation

Pistes d'exploration

Selma dit: Le jeune qui par exemple me traite de kouffar je pense qu'il ne s'est pas fait la réflexion de se dire "ben pourquoi est-ce qu'au final je suis dans ce pays?" où il y a tous ces kouffar comme ils disent.

Pour l'animateur

Tout d'abord, il est intéressant de noter que le jeune qui traite Selma de *kouffar* témoigne, par la même occasion, d'une faille dans ses connaissances culturelles, en tout cas très certainement linguistiques. En effet, le terme *kouffar* n'est autre que le pluriel du mot *kafir*, qui signifie *mécréant* et la forme singulière aurait bien sûr été la seule adéquate pour interpeller uniquement son enseignante. Ensuite, les insultes n'ont pas toujours pour objectif, en tout cas unique, de blesser autrui ou tout du moins le faire réagir. Certaines servent aussi et surtout à tracer une démarcation entre soi et la personne que l'on insulte. Dans ce cas, l'insulte sert de marqueur identitaire. Elle vise à en dire autant, si pas plus, sur qui je suis, sur le groupe dont je me revendique, que sur la personne que j'attaque verbalement. C'est, par exemple, le cas des insultes à caractère raciste ou homophobe. Par ces insultes, je stipule que j'appartiens au groupe qui est dominant suivant mon cadre référentiel (celui des Occidentaux blancs dans le premier exemple, des hétéro-sexuels dans le second). Le terme *kouffar* traduit, quant à lui, une prédominance du groupe communautaire et religieux. Il sacre l'appartenance à ce dernier et trace une démarcation entre le *eux* et le *nous*.

Pistes d'animation

Que veut dire *kouffar*? Quelle image le jeune espère-t-il donner en utilisant ce terme? Quelle réaction le jeune attend-il de Selma en la traitant de *kouffar*? A quel type d'appartenance fait-il référence?

Selma

Une enseignante face à la radicalisation

Connaitre son histoire

Selma dit: Il n'y a pas cette réflexion de base de savoir pourquoi ils en sont là et pourquoi ils sont arrivés là. Contrairement peut-être à moi, je sais mon histoire...

Pour l'animateur

Chaque histoire personnelle prend naissance dans un projet parental, c'est-à-dire l'ensemble des attentes des parents concernant le devenir de leur enfant. Ces attentes peuvent être d'autant plus fortes lorsqu'ils ont émigré pour offrir un avenir meilleur à leur descendance. Dans son livre **La névrose de classe**, le sociologue Vincent de Gaulejac souligne l'impact du projet parental sur l'enfant, lequel constitue un cadre déterminant dans son cheminement. Ce projet parental est souvent le résultat d'attentes contradictoires. A certains égards, l'enfant se doit d'être différent de ses parents ; à d'autres, semblable. Par exemple, les parents souhaitent que leur enfant suive des études supérieures, là où eux n'en ont pas eu l'occasion. Par contre, il est aussi censé être porteur de valeurs identiques, d'un même attachement aux coutumes et traditions, malgré le fossé générationnel et parfois la différence de contexte dans laquelle il grandit. C'est particulièrement vrai pour les jeunes issus de l'immigration, qui sont nés ou ont grandi dans un autre pays que celui de leurs parents. Ceux-ci se retrouvent écartelés entre l'injonction parentale à devenir un adulte qui s'insère et réussit dans la société dans laquelle il vit, ce qui induit d'en intégrer les codes et les valeurs, et en même temps d'être le fidèle héritier des traditions du pays de ses parents. Cet écartèlement constant entraîne à la fois de la confusion idéologique et une culpabilité latente, résultat d'une impression de trahir ses ancêtres, de renier ses racines.

Pistes d'animation

Quel lien Selma fait-elle entre le fait qu'un jeune la traite de *kouffar* et le fait qu'il ne se soit sans doute pas interrogé sur les raisons de

Selma

Une enseignante face à la radicalisation

sa présence ici? Est-ce important de connaître son histoire familiale? Pourquoi? Que faut-il pour connaître son histoire?

La discrimination scolaire

Selma dit: C'est injuste de se dire qu'en fait on doit se battre plus, on doit plus étudier, on a moins de moyens... On a de la colère de se dire qu'en fait, on est catalogué en fonction de où on vient et pas de ce qu'on est.

Pour l'animateur

La discrimination scolaire est-elle de l'ordre du ressenti ou existe-t-elle vraiment? Si l'on en croit le baromètre diversité Enseignement publié par Unia en 2018, la discrimination à l'école des enfants d'origine étrangère et/ou socialement défavorisés est bel et bien une réalité. Selon Patrick Charlier, le directeur d'Unia, "les décisions des conseils de classe ne se basent pas toujours sur les compétences des élèves. En effet, de manière inconsciente souvent de la part du personnel enseignant, l'origine sociale ou ethnique peut jouer un rôle déterminant quant aux décisions prises". Cela va, par exemple, se marquer dans les décisions de réorienter certains élèves sur base d'un supposé manque de soutien parental. Bien sûr, le problème réside aussi dans le défaut de moyens alloués à l'école, les enseignants s'estimant insuffisamment outillés pour enseigner à des primo-arrivants (80%) ou à des classes à forte diversité linguistique (70%), les contraignant souvent à *bricoler*, faute de politique globale en la matière. Le phénomène d'orientation injustifiée est aussi accentué par le fait que certaines écoles particulièrement soucieuses de leur réputation hésiteraient à garder en leur sein des élèves issus d'un environnement défavorisé.

Selma

Une enseignante face à la radicalisation

Pistes d'animation

Pour quelle raison Selma dit qu'il faut se battre deux fois plus pour réussir? Exprime-t-elle son ressenti ou une réalité objective? Existe-t-il d'autres raisons qui obligent à se battre plus que les autres dans la vie? Selma dit "on est catalogué en fonction de où on vient et pas de ce qu'on est". C'est quoi **être catalogué en fonction d'où on vient**? Parle-t-elle d'une situation qui est inchangeable, ou qui peut évoluer? Comment?

L'idéalisation du pays d'origine

Selma dit: Je m'étais toujours dit "après je vais partir, à 18 ans je quitterai la Belgique. Je veux aller vivre là-bas". À 18 ans, j'étais toujours ici et encore maintenant.

Pour l'animateur

Par rapport à la patrie d'origine, la première et la seconde génération d'émigrés entretiennent des sentiments différents. Là où les parents cultivent de la nostalgie, les enfants, qui n'ont que peu ou pas connu la terre de leurs ascendants, sont plutôt dans l'idéalisation du pays de leurs parents. Ces derniers peuvent souffrir de déracinement, d'une perte de repères culturels et de l'absence de la famille et des amis restés au pays. Pourtant, leur nostalgie est généralement tempérée par le souvenir des raisons qui les ont menés à l'émigration, ainsi que les bénéfices concrets de celle-ci. Mais lorsqu'ils évoquent leur pays de naissance, cette nostalgie peut être prédominante et imprégner les enfants. Ceux-ci auront alors tendance à idéaliser le pays d'origine de leurs parents, qui est souvent aussi la destination de vacances principale, si pas unique, donc synonyme de bon temps. Cette idéalisation est renforcée par les expériences de racisme que ces jeunes peuvent subir ici. En réaction à ce sentiment d'exclusion et de renvoi systématique à leurs origines, ils vont alors surinvestir la part ethnoculturelle de leur identité, c'est-à-dire celle liée au pays de leurs parents. Une fois adultes, certains d'entre eux sont parfois tentés de

Selma

Une enseignante face à la radicalisation

partir y faire leur vie. Et font cette fois l'expérience, qui n'était qu'à peine effleurée durant les vacances, d'un renvoi à leur part d'identité liée à leur pays d'accueil. Ou comment se sentir un éternel étranger dans les deux pays auxquels on est lié.

Pistes d'animation

Selma dit qu'à 18 ans, elle voulait quitter la Belgique et vivre là-bas. Qu'entend-elle par *là-bas*? A votre avis, pourquoi voulait-elle quitter la Belgique? Qu'espérait-elle en partant vivre à l'étranger? Selma n'est finalement pas partie. Qu'est-ce qui a pu la retenir en Belgique? A l'écoute de son récit, a-t-elle eu raison de rester?

Première et deuxième générations, des perceptions différentes

Selma dit: Je pense souvent à ce que mon grand-père mineur a dit jusqu'à la fin de sa vie: que grâce à la Belgique, il avait bien vécu. Ça je ne l'entendais pas ainsi quand j'étais adolescente, je n'écoutais pas vraiment.

Pour l'animateur

Aujourd'hui comme hier, les causes de l'immigration sont soit d'ordre économique, soit humanitaire (pour fuir la guerre ou des persécutions). Dans le premier cas, on part parce qu'il n'y a pas de travail dans le pays d'origine, ou que les conditions de vie y sont trop précaires pour pouvoir élever des enfants. L'installation dans le pays d'accueil est souvent perçue positivement. Parce qu'elle permet d'acquérir du pouvoir économique ou tout simplement de vivre en sécurité, mais aussi parce qu'elle est synonyme de nouveau départ, d'émancipation du carcan familial, etc. Elle peut aussi s'accompagner d'un certain prestige. En effet, la première génération d'immigrés se compare bien moins avec les autochtones du pays d'accueil qu'avec leurs compatriotes restés au pays. Ce prestige peut être vécu lors de vacances au pays où l'on revient

Selma

Une enseignante face à la radicalisation

les bras chargés de cadeaux pour la famille. Ce sentiment positif a tendance à s'estomper à partir de la seconde génération qui, elle, ne se compare pas aux jeunes du pays d'origine, mais à ceux qu'elle fréquente à l'école ou dans son quartier. De ce fait, le racisme et les discriminations lui paraissent inacceptables là où, aux yeux des parents, ils s'effaçaient dans le calcul coûts-bénéfices de l'émigration.

Pistes d'animation

Selma dit que son grand-père considérait que, grâce à la Belgique, il avait bien vécu. Pourquoi Selma n'était-elle pas d'accord avec ça lorsqu'elle était ado? A votre avis, que signifiait *bien vivre*, d'une part pour le grand-père de Selma, d'autre part pour Selma adolescente? Qu'est-ce qui peut expliquer ces différences de perception?

Les techniques de recrutement

Selma dit: Encore maintenant. De ce qu'on nous raconte, on les approche dans des salles de sport, on leur dit que ce sont des bons sportifs, on leur parle à quel point il y a des mécréants.

Pour l'animateur

Comme l'a démontré le rapport conduit par l'anthropologue Dounia Bouzar (*La métamor-phose opérée chez le jeune par les nouveaux discours terroristes*, CDPSI, 2014), le discours des recruteurs vise à créer, dans l'esprit du jeune, un hiatus irrémédiable entre lui et le reste de la société, c'est-à-dire l'ensemble des non-musulmans, qualifiés de mécréants, mais aussi des musulmans qui ne partagent pas une vision intégriste de la religion. Le recruteur va aussi chercher à valoriser le jeune, notamment ses doutes et ses incertitudes. Le fait qu'il se sente incompris est présenté comme le signe d'une élection divine, le malaise qu'il ressent dans la vie devient une marque d'appartenance à un groupe de *purs*. Progressivement, les figures d'autorité légitime que constituent les parents sont décrédibilisées, au profit d'autres sources d'autorité et de savoir. Dans un second temps, un nouveau tissu relationnel se met aussi

Sebua

Une enseignante face à la radicalisation

en place autour du jeune, avec des éléments très encadrants, toujours présents pour lui dire ce qu'il peut faire ou ne pas faire et renforcer son sentiment d'appartenance à un groupe. Concernant le discours politique, l'ancien membre de la CIA et expert en terrorisme Marc Sageman souligne une caractéristique récurrente du discours de recrutement, qui consiste à tracer des parallèles entre les souffrances de musulmans à l'étranger (ex. : en Syrie, en Palestine, etc.) et les discriminations que le jeune peut expérimenter dans sa vie, du fait de son origine ethnique et/ou de son orientation religieuse. La colère ressentie face aux atrocités que subissent des opprimés musulmans (lesquelles sont explicitées avec force d'images et de vidéos choquantes) est donc décuplée par un sentiment d'appartenance communautaire et de destin partagé. A la volonté initiale de vouloir secourir un peuple en détresse, souvent présente chez les jeunes approchés, les recruteurs vont s'employer à y ajouter un sentiment de vengeance contre l'opresseur, identifié à un Occident ontologiquement en guerre contre l'Islam.

Pistes d'animation

Pourquoi les personnes qui veulent recruter des jeunes les complimentent-ils? Quels sont les autres moyens qui permettent d'obtenir l'attention d'un jeune? Qu'est-ce que les recruteurs entendent par le terme *mécréants*? Quel est le but des recruteurs en utilisant ce terme?

L'appartenance au groupe

Sebua dit : On leur dit aussi de se rapprocher de leurs origines et ils se disent qu'en fait ils appartiennent à quelque chose ou en tout cas, on croit en eux, qu'ils ont un avenir, et que donc ils peuvent appartenir à un groupe, ce qui les rassure, je crois que c'est ça.

Pour l'animateur

Pour pouvoir se projeter dans l'avenir, il est essentiel de connaître son histoire, c'est-à-dire l'histoire familiale dont on est le produit. Dans leur

Selma

Une enseignante face à la radicalisation

livre **Mon enfant se radicalise**, les sociologues cliniciens Vincent de Gaulejac et Isabelle Seret décèlent dans les témoignages de jeunes radicalisés qu'ils ont récoltés des failles dans la transmission de l'histoire personnelle, familiale et sociale. Cela peut être des secrets de famille, des traumatismes qui sont occultés, mais aussi une histoire de l'immigration absente des manuels scolaires. Cette rupture de l'historicité constitue un terreau favorable pour les recruteurs, qui apportent au jeune un récit dans lequel il peut s'insérer, récit qui valorise ses origines, le passé dont il est issu et le présent dans lequel il a sa place et un rôle à jouer, ainsi qu'un avenir commun aux autres membres du groupe.

Pistes d'animation

Pourquoi les recruteurs disent aux jeunes de se rapprocher de leurs origines? Quelles sont les failles que les recruteurs exploitent? Selon Selma, les recruteurs leur disent aussi qu'ils peuvent appartenir à un groupe. De quel groupe est-il question? Est-ce rassurant de sentir qu'on appartient à un groupe? Pourquoi?

Entre sous-estimation et alarmisme

Selma dit: Je ne sais pas si on fait face, on s'adapte. Je pense qu'il faut rester calme. C'est ça le danger de ce phénomène, c'est de tomber dans un extrême. Là tout de suite, on se dit "ha ben on a peur, ça y est ils sont radicaux".

Pour l'animateur

En présence d'un élève qui tient des propos laissant craindre un basculement vers la radicalisation violente, l'enseignant est confronté à deux risques: soit minimiser la gravité de la situation, soit, au contraire, y déceler une dangerosité inexistante. Le premier est évident, puisqu'il tient de la sécurité publique, mais le second n'est pas à négliger pour autant, dans la mesure où il risque de conduire à une stigmatisation du

Selma

Une enseignante face à la radicalisation

jeune et une rupture difficilement remédiable avec le corps enseignant. A une époque où le risque d'attentat est devenu la principale source de peur en Occident, la tentation est grande, pour un adolescent avide de provocation, d'agiter l'épouvantail de sa possible radicalisation. Toute la difficulté pour l'enseignant consiste à pouvoir déterminer s'il se trouve face à l'expression d'une radicalisation en cours ou à une simple provocation adolescente.

Pistes d'animation

Selma dit que face au phénomène de la radicalisation, il faut rester calme. Pourquoi est-ce important? Qu'est-ce qui peut se passer si on perd son calme? Pour Selma, *le danger de ce phénomène, c'est de tomber dans un extrême*. De quel extrême parle-t-elle? S'il y a un extrême, c'est qu'il en existe aussi un autre. Quel est-il? Est-il également dangereux?

Ecouter sans victimiser

Selma dit: Mais je pense qu'il ne faut pas leur mentir, il faut pouvoir les entendre quand ils disent que c'est difficile, qu'ils ont un nom à consonance étrangère (...), mais après de leur dire aussi qu'à un moment donné faut passer au-dessus de la victimisation.

Pour l'animateur

La difficulté qu'éprouvent certains jeunes de la troisième ou de la quatrième génération à se projeter dans un avenir professionnel fait de réussite provient en bonne partie de l'expérience souvent vécue par les aînés de la deuxième génération. En résumé, la première génération est généralement arrivée en Belgique sans diplôme, ce qui justifie qu'elle n'ait eu accès qu'à des emplois peu valorisants. Au contraire, beaucoup de ceux issus de la seconde génération ont pu suivre des études supérieures, mais une partie s'est, malgré tout, heurtée au fameux *plafond de verre*. Le résultat se traduit par un découragement manifeste au sein de la troisième et de la quatrième génération de l'immigration, renforcé par la période de crise économique que nous vivons. Face à ce

Selma

Une enseignante face à la radicalisation

règne du *A quoi bon...*, il peut être utile de rappeler qu'une société n'est pas statique, que chaque citoyen peut jouer un rôle dans son évolution, comme l'ont déjà prouvé au cours de l'histoire de nombreuses figures issues de groupes discriminés, qu'il s'agisse de femmes, ou de personnes appartenant à des minorités ethniques ou sexuelles.

Pistes d'animation

Quand Selma dit "Je pense qu'il ne faut pas leur mentir", à quels mensonges fait-elle allusion? Selma dit qu'il faut pouvoir écouter les difficultés des jeunes, mais qu'à un moment il faut pouvoir passer au-dessus de la victimisation. Ca veut dire quoi, *se victimiser*? Selma a-t-elle raison de penser qu'il faut dépasser cela? Pourquoi?

Bibliographie

- Vincent de Gaulejac et Isabelle Seret, Mon enfant se radicalise. Des familles de djihadistes et de jeunes témoignent, Odile Jacob, 2018.
- Vincent de Gaulejac, La névrose de classe, Payot, 2016.
- Laurent Bonelli, Fabien Carrié, En finir avec quelques idées reçues sur la radicalisation, Le Monde Diplomatique, septembre 2018.
- Joëlle Bordet, Un défi démocratique : la quête d'autorité et de reconnaissance des jeunes hommes des quartiers populaires, Topique, août 2015.
- Dounia Bouzar, Christophe Caupenne, Sulayman Valsan, La métamorphose opérée chez le jeune par les nouveaux discours terroristes, CPDSI, 2014, disponible sur www.cpsdi.fr
- Unia, Baromètre diversité Enseignement, 2018, disponible sur www.unia.be

Fiche de soutien réalisée par Candice Vanhecke.